



**ALEXIS
JENNI**

PARMI LES ARBRES
essai de vie commune



MONDES SAUVAGES



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD



PARMI LES ARBRES

essai de vie
commune

J'ai aimé la littérature, j'ai aimé les sciences, j'ai aimé les arbres, mais pendant des années, je n'ai pas su allier les trois, chacun de ces amours allait son chemin, sans qu'ils ne parviennent à se croiser. Et puis un été dans les Pyrénées, marchant dans la forêt, c'est venu. J'ai eu envie de parler des arbres, parler à la fois de ce qu'ils sont et de comment nous vivons avec eux. J'ai commencé à écrire sur mon téléphone, en marchant, les gens que je croisais sur le sentier devaient me voir en citadin incapable de regarder autour de lui, alors que j'avais enfin trouvé la façon de raconter ce qui était là.

Je veux parler de ces êtres extraordinaires avec qui nous partageons la Terre, qui sont vivants comme nous mais d'une autre façon, et avec qui nous avons une relation continue à laquelle nous ne pensons pas assez souvent, tant elle nous imprègne, tant elle est profonde. Nous sommes arboricoles au fond, nous vivons avec les arbres depuis toujours. Alors plutôt que d'en faire des êtres anthropomorphes, j'ai voulu dire leur étrangeté, connue par les sciences, mais aussi notre proximité par des anecdotes qui racontent cette place familière, eux auprès de nous, nous auprès d'eux. En prenant ces deux points de vue que la littérature peut mêler, je veux rendre hommage à ces compagnons de vie, à nos colocataires de la Terre, sans qui nous ne pourrions l'habiter.

Professeur agrégé de sciences naturelles, Alexis Jenni entame une carrière de romancier de manière tonitruante en 2011 avec un premier roman qui rasfle le prix Goncourt, L'Art français de la guerre (Gallimard). Depuis, il publie régulièrement des romans et des essais. Parmi les arbres est sa première collaboration avec les éditions Actes Sud et la collection "Mondes sauvages".

“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l’habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l’assemblée, allait parler au nom du loup.

En se réappropriant cette ancienne tradition, la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d’expression privilégié à tous ceux qui, aujourd’hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l’écoute des êtres vivants. La biologie et l’éthologie du ^{xxi}^e siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C’est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.

Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n’ont pas la parole, mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu’espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d’un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d’une *nouvelle alliance*.

PARMI LES ARBRES

Collection créée par Stéphane Durand en 2017

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-15654-1

ALEXIS JENNI

PARMI LES ARBRES

essai de vie commune

Illustrations de l'auteur



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

*Vivre, être au monde, signifie se
faire traverser par toutes choses.*

EMANUELE COCCIA

*Dire que les plantes sont intelli-
gentes, c'est les sous-estimer.*

FRANCIS HALLÉ

*Chez le haricot, la circumnutation
évolue en thigmotropisme,
ce qui lui permet d'être grimpant.*

Article scientifique



La question aux arbres

Partout où j'allais enfant, c'était sous les arbres ; partout où je regardais, par la fenêtre de ma chambre, par-dessus les toits, au-delà des haies, je voyais la forêt qui entourait les champs, qui assiégeait les villages, elle remontait les pentes jusqu'à recouvrir les crêtes. J'ai grandi à la campagne, en un paysage forestier où j'ai passé vingt ans à temps plein, et depuis j'y suis revenu souvent.

C'est entre l'extrémité du Jura et le bord des Alpes, l'horizon y est fait de montagnes bleues qui se succèdent en pâlisant jusqu'à disparaître dans la couleur du ciel, c'est montueux, boisé, lacustre, les champs cultivés s'ouvrent sur des replats comme des goulées d'air dans l'espace que leur laisse la forêt. Ce sont des bois sans majesté mais touffus, des buis, des charmes et des chênes tortueux que j'ai sillonnés à vélo, à pied, dans tous les sens, et partout où j'allais, je m'approchais des arbres et je leur demandais ce qu'ils pensaient de la vie.

Ils en restaient cois, mais j'insistais. Ils me répondaient sans doute, mais en une langue que je ne comprenais pas, faite de bruissements continus, de craquements, un langage de frémissements et de croissance, si lent qu'il faut une année entière pour aller au bout d'une phrase, vingt-cinq ans pour voir où il veut en venir, et soixante ans, mon âge, pour enfin comprendre leur réponse à la question. Je ne me suis pas découragé. Et maintenant, riche de cette lente conversation, je sais, un peu, je pressens ce qu'ils pensent de la vie, alors je l'écris. D'eux, il ne faut pas attendre des mots articulés car ils sont eux-mêmes leur langage, c'est leur forme qui parle, c'est leur forme tout entière qui est leur sens ; il faut seulement les regarder. Mais avec attention, et longtemps. J'ai pris le temps.

Dans l'arbre creux

En descendant de la montagne, je boudais sur la banquette arrière, lippe tombante et silence buté, je montrais ma désapprobation à qui voulait bien la voir, c'était une chose que je savais faire quand j'étais enfant. Cet après-midi d'été, j'aurais préféré le passer à jouer avec mon voisin du même âge, à n'importe quoi mais jouer, plutôt qu'à faire ces kilomètres en lacets dans le seul but d'aller voir un arbre. Mon père qui conduisait la 4L m'engueulait en roulant, moitié par-dessus son épaule, moitié par le rétroviseur intérieur. "Il y a des tas d'après-midi passés à jouer dont tu ne te souviendras pas, mais tu te souviendras toute ta vie d'être entré dans un arbre." Il n'avait pas tort, je m'en souviens encore ; mais c'est parce qu'il me l'a dit en m'engueulant que je m'en souviens, c'est peut-être l'effort que j'ai fait pour lui donner tort, par pur esprit de contradiction, par pure bouderie, qui a ancré définitivement ce souvenir.

Nous sommes allés à Innimond, et je suis entré dans l'arbre creux. C'est un tilleul colossal planté à côté de la petite église, et sur sa butte il paraît plus grand et plus massif que le bâtiment de pierre, c'est lui le monument que l'on vient visiter, pas la chapelle modeste d'un petit village de montagne. Il a quatre cents ans, il a été planté sur ordre de Sully, qui voulait que chaque village du Bugey ait un arbre pour symboliser la paix après la guerre contre le duc de Savoie. C'est ce qu'on trouve dans les livres d'histoire locale, c'est ce que disent les érudits qui trouvent un peu trop rapidement des raisons à tout ; plus généralement, le bon ministre d'Henri IV, en charge des routes et des repas du dimanche où l'on sacrifierait une poule, voulait un arbre remarquable devant chaque église de France, pour que les hommes s'y rassemblent comme les vaches aux heures chaudes sous les gros chênes laissés au milieu des pâturages ;

et ainsi protégés, enveloppés, à l'ombre et dans la fraîcheur, les hommes pourraient tous les dimanches midi débattre librement des affaires publiques et aider au gouvernement d'un royaume apaisé, enfin réuni, dont tout le monde se sentirait responsable.

Le tronc du tilleul de Sully était creux ; avec appréhension, sous les encouragements excessifs de mon père, j'y suis entré. C'était sombre, pulvérulent, silencieux, des murs de bois m'encerclaient, par les ouvertures étroites je voyais de la lumière et de la couleur, ici il n'y en avait pas ; seulement une odeur humide, une ombre noire, et du bois friable qui cédait sous l'ongle. Dans le tronc creux, je ne me sentais pas à l'abri, mais guetté, comme si j'étais entré dans une mâchoire ouverte ou dans un intestin. Du fond de cette cavité organique, quatre cents ans me contemplaient en silence. C'était étrange et inquiétant d'être à l'intérieur d'un être vivant, j'avais le cœur battant d'excitation et d'inquiétude, j'osais à peine respirer, j'avais peur qu'il ne se referme et que la fente par laquelle j'étais entré ne se contracte légèrement et ne me laisse plus sortir.

Consciemment, je savais que les arbres ne mangent pas les gens, mais à l'époque je lisais et relisais les albums de Jacobs, et dans *L'Énigme de l'Atlantide*, Blake et Mortimer explorent des cavernes sous les Açores qui abritent ce qui reste du continent disparu ; dans l'une de ces cavités vit au ralenti une forêt de plantes carnivores géantes. Ce sont des arbres entrelacés, munis de lianes à ventouses et de feuilles dentées, ils ne bougent pas puis soudain happent les personnages qui passent à leur portée, ils se referment sur eux et les dévorent. Je lisais ces pages avec précaution, lentement, prêt à refermer le livre au moindre mouvement dans l'une des cases.

Quand cinquante ans plus tard je trouvai une dionée sur notre balcon, je la pris avec précaution, saisissant le pot par en dessous, on ne sait jamais, je n'étais toujours pas guéri de *L'Énigme de l'Atlantide*.

“Tu sais que sous le bambou du balcon, tu as une plante carnivore ?

— Ah bon ? J’ai acheté une cagette de plantes en vrac chez le fleuriste, je n’en connaissais aucune.

— Si, je t’assure, elle est carnivore.”

Et je lui montrai le petit pot où s’épanouissait la dionée, sa fleur blanche dressée et ses feuilles dentées grandes ouvertes disposées tout autour, patientes, liserées de rouge, en effet semblables à des mâchoires ouvertes.

“Tu vois...”

— Ah... je ne savais pas. Et... c’est dangereux pour le chat ?”

Non, ces feuilles se referment vite et elles sont bordées de pointes, mais rien qui puisse arracher un morceau de chair à un animal, leurs victimes ne sont que des insectes attirés par un parfum de sucre, posés là et aussitôt englués dans leur mucilage, noyés et lentement rongés par les sécrétions digestives de la plante. La plante carnivore géante, la mangeuse d’hommes à mi-chemin entre la pieuvre et la ronce, n’existe pas ; mais avec le dernier tyrannosaure et le lac de lave, elle est une figure narrative des récits d’horreur et d’aventures destinés aux enfants. Elle existe en notre imaginaire pour sa puissance d’évocation, car être mangé par un arbre a quelque chose d’effrayant, cela procure une étrange étrangeté que l’on ne retrouve pas dans la dévoration par un animal quelle que soit la longueur de ses dents : on sait que la prédation est spontanée aux animaux que nous sommes, elle ne provoque que de la peur, voire de l’effroi, mais pas de malaise parce que nous savons au fond de nous que c’est un danger naturel normal, en gros nous ferions pareil, nous comprenons. Mais une plante ! Être dévoré par une plante ! C’est un renversement de l’ordre du monde, c’est l’inquiétante monstruosité d’être dévoré par ce qui devrait nous nourrir et nous abriter. Si les plantes sont